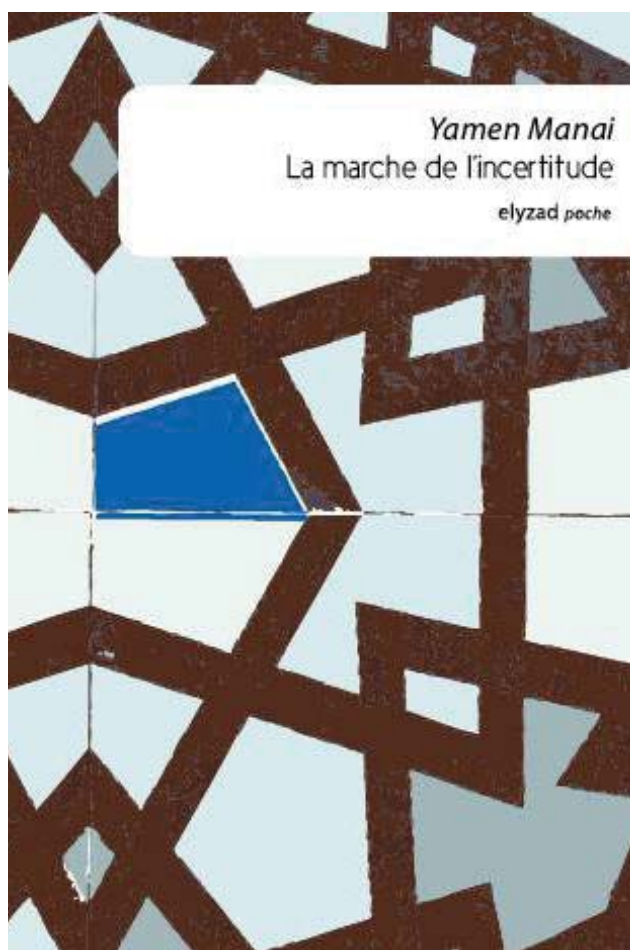


Dossier de presse
elyzad

Yamen Manai

La marche de l'incertitude



Yamen Manai
La marche de l'incertitude
elyzad poche

2010 - 168 p. - 7,50 € - 11x16,5 - ISBN : 9789973580290

4^e de couverture

Comment le hasard a-t-il choisi l'univers rigoureux des mathématiques pour réunir ceux qu'il a séparés onze ans auparavant à cause d'un œuf ? Comment un ouvrier sourd a-t-il fait pour aider une mère à retrouver son enfant qu'elle pensait perdu à jamais ? Et qu'est venu faire ce chat de Sidi Bou Saïd dans tout ça ?

Dans son premier roman, Yamen Manai mêle ce qu'on est spontanément tenté de séparer : science et folklore, rêve et réalité, Nord et Sud... Dans ce monde aussi riche en paramètres qu'en particules qui le composent, peu importe l'univers dans lequel on avance, notre marche est toujours celle de l'incertitude, et le hasard, malicieux personnage principal du livre, reste «maître des dés».

Biographie

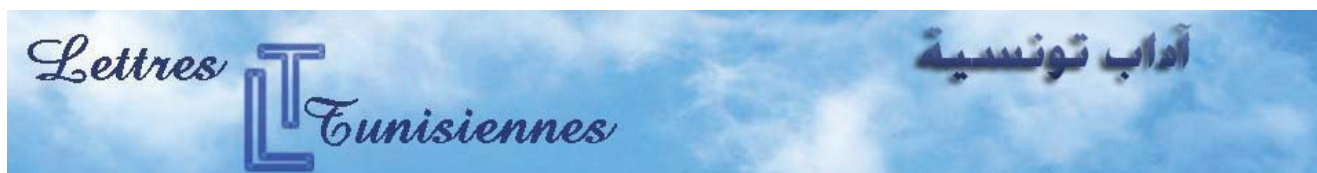
Né en 1980 à Tunis, Yamen Manai vit à Paris. Ingénieur, il travaille sur les nouvelles technologies de l'information.

Les éditions Elyzad ont publié en poche son premier roman *La Marche de l'incertitude* (Elyzad poche, 2010), Prix Comar d'Or en Tunisie, Prix des lycéens Coup de cœur de Coup de Soleil en France.

Son deuxième roman *La Sérénade d'Ibrahim Santos* (Elyzad, 2011) a obtenu le Prix Alain-Fournier, le Prix de la Bastide du Salon du livre de Villeuneuve-sur-Lot et le Prix Biblioblog ; il a été traduit en Allemagne (Austernbank verlag).

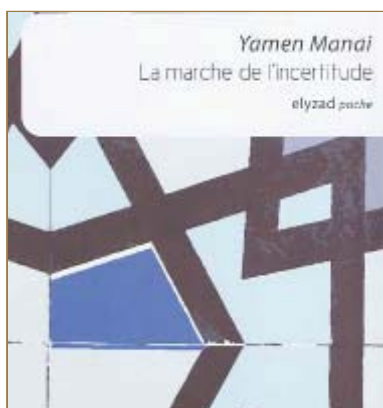
L'Amas ardent (Elyzad, 2017) est à son tour honoré de plusieurs prix littéraires : en Tunisie, le Prix Comar d'Or, en France, le Prix des cinq continents de la Francophonie 2017, le Prix ADELFF de l'Afrique méditerranéenne/Maghreb et à la Réunion, le Grand Prix du Roman Métis.





L'INCERTITUDE : UNE ÉQUATION MATHÉMATIQUE, UNE VÉRITÉ POÉTIQUE

Vendredi, 07 Janvier 2011 06:59 | Auteur: Mahmoud Osman Turki |



Yamen Manai : *La marche de l'incertitude*, Editions Elyzad, 2010

Édité en France en 2008, *La marche de l'incertitude* de Yamen Manai avait obtenu le comar d'or du meilleur roman tunisien en langue française la même année. Il vient de connaître une deuxième édition, cette fois en Tunisie, chez les Editions Elyzad. C'est une occasion pour nous de nous rafraîchir la mémoire et d'inviter le lecteur à (re)découvrir cet important roman qui se distingue autant par l'originalité de son approche narrative que par la qualité et le courage de son appréhension du réel tunisien.

La plupart du temps, le hasard nous dérange, voire même nous inquiète, tant il nous livre à l'incertain et à l'aléatoire. On parle alors de providence, de destin, de fatalité, de contingence etc.

Albert Einstein compare cette force imprévisible à un dieu qui se promène incognito. Aussi la vie elle-même ne serait-elle pas alors une formidable machine aveugle et redoutable, puisque le hasard y joue un rôle d'autant plus déterminant qu'il façonne, sans raison apparente et au gré de subtils détours, le destin des uns avec la connivence souvent inconsciente des autres.

Et c'est bien ce hasard qui sera au cœur du roman "la marche de l'incertitude" du jeune mathématicien tunisien établi en France Yamen Manai.

En effet, Le roman est une sorte d'enchaînements ininterrompus de circonstances ou de situations. Ces dernières tissent, à la faveur d'une laborieuse configuration et moult surprises, des rencontres, des histoires et des destins, tous mus par les impénétrables lois du hasard.

Le roman ***La marche de l'Incertitude*** est organisé autour de deux pôles : un homme et une femme, Christian et Marie, tous deux remués intérieurement par un combat douloureux entre le cœur et la raison, ou encore entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie. D'un côté, Christian, jeune orphelin, élevé par un héros de guerre en retraite, est devenu physicien tout à fait par hasard. Affolé à l'idée de perdre le colonel, considéré comme son unique famille et qu'il croyait être son véritable grand-père, Christian commence dès son jeune âge à s'intéresser aux lois de la thermodynamique. Il est fasciné par les théories de Boltzman, un physicien autrichien du début du XX^{ème} siècle qui considère les théories scientifiques comme des « images du monde » susceptibles d'évoluer en fonction de notre cadre culturel. Le rêve de Christian consistait à inventer une théorie axiomatique, certes simple, voire naïve dans ses intentions affichées, mais laborieusement structurée et démontrée selon une approche déductive que l'auteur résume ainsi : "Tout être humain est une molécule à plus grande échelle. Les lois de la thermodynamique s'appliquent sur tout type de molécules, donc en particulier sur les êtres humains". Les travaux de recherche visant à démontrer la théorie de l'antimatière ont valu à Christian le prestigieux prix Nobel de Physique.

De l'autre côté, Marie. Elle avait découvert aussi par hasard, à l'âge de 12 ans, un goût insoupçonné et immodéré pour les sciences et les mathématiques. Mais Marie est toujours habitée par une peur cachée du surnaturel et de la non maîtrise de son propre sort. C'est pourquoi, elle s'est appliquée à analyser les événements afin de conjurer l'incertitude et de tempérer l'inquiétude engendrée par les aléas. Pour elle, comme l'a déjà affirmé Galilée au XVII^{ème} siècle, « l'univers est écrit en langage mathématique ». Sa théorie consistait à considérer tout être humain comme une fonction mathématique et par conséquent décomposable à la manière des séries de Fourier[1], outil pratique, aux yeux de tous les mathématiciens, parce qu'il permet de faire des calculs sur des fonctions bizarroïdes. Cette approche consiste à transformer une fonction quelconque en une somme de fonctions périodiques appelées signaux élémentaires, plus simples à étudier et dont les propriétés sont connues.

Mais comment le hasard peut-il déclencher l'intrigue et déterminer l'itinéraire respectif des deux protagonistes du roman ? A l'instar d'un catalyseur dans une solution moléculaire ou d'une intégrale dans une fonction mathématique, le hasard peut aussi faire en sorte que les trajectoires des personnages finissent non seulement par se croiser, mais aussi par forger le destin de chacun d'eux, autant dans la vie que dans le récit.

Ainsi, pour son premier roman, Yaman nous offre-t-il une sorte de fantaisie romanesque qui parvient à enrober la démonstration mathématique dans une subtile composition narrative. En effet, entre les hypothèses déterministes et les suggestions purement livresques, entre les inventions fictionnelles et les vérités scientifiques, M Manaï fait preuve de deux qualités majeures : l'art du conte et la rigueur du pragmatisme. Dans ce cas, une équation mathématique serait à la base tout à la fois d'une théorie scientifique, d'une vérité ontologique et d'une composition littéraire ou artistique. La frontière entre la science et l'art s'estompe, puisque la rigueur de l'une viendrait éclairer la poésie de l'autre, et réciproquement. Autrement dit, La marche de l'incertitude tisse une série d'événements et d'actions où transparait une approche ambivalente qui renvoie à la double dimension du livre : le fictionnel et le scientifique.

Pour saisir de plus près l'enjeu du roman, essayons de reconsidérer le roman sous un angle purement scientifique, selon le concept de mathesis[2], en prenant appui sur les phénomènes et les vérités scientifiques décrits dans ce texte et qui méritent qu'on s'y arrête.

En 1928, Dirac[3] développe une théorie qui montre que lorsque la matière est créée, une quantité égale d'antimatière, dotée des propriétés exactement opposées, doit être créée en même temps. Il a ainsi associé à chaque particule élémentaire une jumelle quasiment identique, mais de charge opposée, appelée antiparticule. Cependant, une "antiparticule" ne peut exister de façon stable, car dès qu'elle rencontre la particule de matière opposée, elle s'annihile et libère autant d'énergie que celle produite lors de la combustion de quelques milliers de tonnes de charbon. Dans le même ordre d'idées, les atomes et les molécules qui constituent la matière vivante sont liés entre eux par plusieurs types de liaisons plus ou moins intenses. En plus, ils sont animés d'un mouvement incessant, quel que soit l'état de la matière (gazeux, liquide ou solide). Ce mouvement est d'autant plus énergétique et chaotique que la température est souvent élevée.

Le roman de Yamen Manai est d'autant plus une application de cette théorie que les personnages de ce livre sont assimilés à des molécules qui tendent à retrouver leur état d'équilibre et à subir le sort que leur réserve le destin. En effet, Christian est, sans le savoir et à travers ses travaux sur l'antimatière, à la recherche de son antiparticule qui n'est personne d'autre que Marie. Cette dernière essaye, à son tour, de montrer par des formules statistiques et des combinaisons probabilistes, que son chemin, comme celui de Christian, devraient converger, après avoir divergé onze ans plus tôt.

Le roman se termine par un Happy end, comme pour détacher le hasard de son enveloppe mystérieuse et lui conférer une certaine aura d'optimisme, selon la fameuse phrase d'Honoré de Balzac : « Les gens qui veulent fortement une chose sont presque toujours bien servis par le hasard », ou selon le verset coranique répété dans ce livre à maintes reprises : « il se peut que vous ayez l'aversion pour une chose alors qu'elle vous est un bien ».

La marche de l'incertitude est une invitation ouverte à une marche associée entre des humains, comme elle peut être assimilée à un acte divin. Mais elle conduit à domestiquer l'incertitude, parce qu'on parvient à en élucider tout le mystère et à lui conférer un sens. Dans cette perspective, la marche serait le signe d'une action bienveillante d'un Créateur démiurge ou d'une Puissance supérieure, celle de l'Incertain.

[1] Joseph Fourier, né le 21 mars 1768 à Auxerre et mort le 16 mai 1830 à Paris, est un mathématicien et physicien français, connu pour ses travaux sur la décomposition de fonctions périodiques en séries trigonométriques convergentes appelées séries de Fourier. Ces travaux, qui apportent une grande amélioration à la modélisation mathématique de phénomènes, ont contribué aux fondements de la thermodynamique.

[2] *Mathesis* (du grec) indique l'action d'apprendre et le désir d'apprendre, et son pluriel *mathesis* indique la connaissance et la science.

[3] Paul Adrien Maurice Dirac est un physicien et mathématicien britannique né le 8 août 1902 à Bristol et mort le 20 octobre 1984 à Tallahassee, Floride (États-Unis). Il est l'un des « pères » de la mécanique quantique et reste célèbre pour avoir prévu l'existence de l'antimatière.

Mahmoud Osman Turki

Leaders

LU POUR VOUS - 19.10.2009

"La marche de l'incertitude" de Yamen Manai

Pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître. Yamen Manai, ingénieur tunisien chez Areva à Paris a décroché en avril dernier le Comar d'or du meilleur roman 2009 pour son premier livre " La marche de l'incertitude "(1)



Comment le hasard a-t-il choisi l'univers rigoureux des mathématiques pour réunir ceux qu'il a séparés onze ans auparavant à cause d'un œuf ? Comment un ouvrier sourd a-t-il fait pour aider une mère à retrouver son enfant qu'elle pensait perdu à jamais ? Et qu'est venu faire ce chat de Sidi Bou dans tout ça ?

Yamen Manai mêle ce qu'on est spontanément tenté de séparer: science et folklore, rêve et réalité, Nord et Sud... Dans ce monde aussi riche en paramètres qu'en particules qui le composent, peu importe l'univers dans lequel on avance, notre marche est toujours celle de l'incertitude.

Agé de 29 ans, Yamen Manai est issu d'une famille d'enseignants (père professeur à la fac et mère institutrice). Il a fait ses études secondaires au lycée technique Radès, études couronnées par le bac série sciences avant de partir pour Paris où il intégra Télécom Sud Paris en 2001 dont il sortira diplômé en 2004. Depuis, il travaille sur les nouvelles technologies de l'information. Ainsi, il a passé 3 ans chez PSA Peugeot Citroën avant de rejoindre Areva en Janvier 2008.

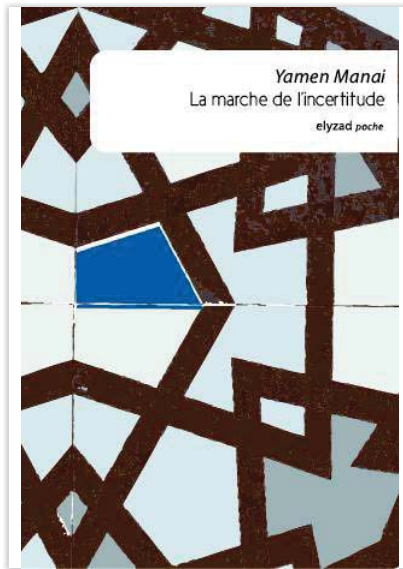
" La marche de l'incertitude ", a-t-il confié à Leaders est "le fruit de trois ans d'écriture et de réflexion, de retours aux sources et aux premières amours, la lecture. Après le Comar d'or, mon livre concourt encore pour deux prix littéraire" en France."

Pour ce qui est des nouveaux projets, j'avais déjà commencé mon deuxième livre avant même d'avoir publié le premier. Au moment

où je vous écris, le manuscrit est entre mes mains pour correction. J'espère le publier très prochainement."

" La marche de l'incertitude " a été salué par la critique tant en Tunisie qu'en France. Nous en avons choisi celle du Tunisien Kamel Ben Ouannès, Professeur universitaire:

Le livre a été salué par la critique tant en Tunisie qu'en France. Nous en avons choisi celle du Tunisien Kamel Ben Ouannès, Professeur universitaire



La loi du hasard et de la nécessité

Ce roman semble émerger de nulle part comme s'il avait pour mission de répondre à une question posée par Paul Valéry il y a presque un siècle. Ce dernier formulait son fameux incipit ironique : « La Marquise sortit à cinq heures », en guise de démonstration du caractère arbitraire et aléatoire du genre romanesque.

L'absence de rigueur qui affecte le roman s'explique, aux yeux de Valéry,

par le fait que contrairement à la poésie ou au théâtre, le roman n'est pas codifié par des règles formelles stables et rigoureuses. Le roman serait un espace largement régi par la loi du hasard, une loi qui pourtant n'a pas manqué d'interpeller philosophes, scientifiques, littéraires, etc.

Et c'est précisément cette exigence de rigueur intellectuelle ou rationnelle qui commande de réduire l'écart entre les différentes approches, une exigence que l'auteur de La marche de l'incertitude s'applique à suivre et à en faire la matière même et l'articulation centrale de son roman.

Nous partons donc d'un postulat scientifique : le hasard obéit à une loi. Il n'est fortuit que de façade, car il suit un cheminement si subtil qu'il s'apparente à des équations mathématiques. Et c'est autour de ce pari que se construit le roman de Yamen Manai : chercher une structure romanesque médiane où se croisent et s'entrelacent la rhétorique et les mathématiques, l'imagination et la démonstration, le rêve et la réalité. Pour ce faire, l'auteur part d'un canevas simple et dépouillé : Christian Boblé vient de recevoir le prix Nobel de physique pour ses travaux sur l'anti matière.

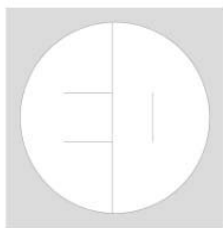
Là, la théorie scientifique renvoie à la théorie du roman : comment cerner l'aléatoire et l'insaisissable et les contenir dans des lois tangibles et calculables ? La science éclaire ainsi la littérature et réciproquement. Comment cela ? Tous les événements de la trame romanesque sont certes le produit du hasard (presque de l'anti matière), mais en les combinant dans un réseau d'échos, de correspondances, d'affinités souterraines, on transforme leur marche incertaine en une trajectoire orientée vers un point de convergence précis, qui est leur destination, leur destin ou leur destinée. L'équation de cet agencement est résumé par cette formule anaphorique dans le texte : « Le hasard, maître des dés, avait décidé de recroiser leurs chemins ».

Christian Boblé, prix Noble de physique, était un enfant abandonné par sa mère Rima, originaire de Sidi Bou Saïd. Elle avait déposé son bébé dans une corbeille couverte d'un drap bleu ciel, devant la maison du vieux colonel Boblé et part en exil en France. Ce dernier, veuf et esseulé, adopte l'enfant, lui donne son nom, s'occupe de ses études et lui lègue une très riche bibliothèque. Marie, jeune lycéenne à Paris, tombe follement amoureuse d'un camarade de classe, brillant élève, toujours penché sur un livre, écartant ainsi toute opportunité de contact avec les autres. Malgré sa persévérance, Marie n'arrive pas à gagner le cœur de Christian. Pire encore, elle se trouve contrainte à changer de lycée, à s'éloigner de sa famille en perdant de vue l'élue de son cœur.

La loi du hasard sépare sans cesse les personnages, comme dans un large mouvement expansif, avant de les attirer par une subtile force d'attraction vers un centre névralgique qui sera le lieu de leur rencontre et de leur retrouvaille. Aussi, est-ce pour cette raison que le récit ne suit pas l'ordre chronologique, ni encore la narration par flash back.

La marche de l'incertitude établit un va-et-vient vertigineux entre prolepse et analepse, déjoue les apories du destin, écarte les impasses de la narration, ouvre des passages ou des relais entre les personnages. Dans ce sens, la lecture devient stimulante où la vigilance est sans cesse nourrie par un dévoilement progressif des liens secrets, surprenants, parfois inopinés que tisse la narration entre les personnages. L'écriture romanesque épouse la rigueur de la loi scientifique et démonstrative et construit un récit qui s'offre à nous comme un vaste tableau où tous ses éléments constitutifs s'exhibent ensemble et en même temps dans un surprenant mouvement chorégraphique.

Kamel Ben Ouanès



ERIC

DARSAN



lundi 13 février 2012

L'auteur

La Marche de l'incertitude, Yamen Manai



« *Ce monde est loin d'être un enchaînement de mécanismes. Celui qui aura compris cela résoudra toutes les équations.* » Ainsi se termine le discours un peu paradoxal du nouveau prix Nobel de physique, Christian Boblé, sur le rôle du hasard, et commence ce premier roman de Yamen Manai intitulé *La marche de l'incertitude*, second ouvrage des éditions Elyzad, après *tsuru*, et troisième et dernier dans le cadre de l'opération Libfly *Deux éditeurs se livrent spécial Maghreb*.



Eric Darsan

Bien loin de là, dans le temps et l'espace, une jeune fille, Marie, se laisse dépérir, éprise de Christian, un garçon visiblement amoureux des livres. La mère, Sophie, l'emmène chez Haj Souleymane, le marabout, pour lui faire passer cette envie et lui redonner l'appétit. Le plan échoue mais la génitrice, qui n'a pas dit son dernier mot, envoie Marie en internat à Paris. Onze ans plus tard celle-ci aperçoit le garçon tout droit sorti de ce passé qu'elle avait tenté d'oublier dans les mathématiques. A la même époque Christian, dans son labo, chercheur sans trêve qui réunit en rêve tous les éléments présents jusqu'ici dans le livre sans parvenir à résoudre l'équation, demande de l'aide à son mentor qui l'envoie vers la brillante mathématicienne. Plus loin encore, le colonel Boblé, amoureux d'une infirmière, se réfugie dans les livres après la guerre et la mort de celle-ci, avant de recueillir un enfant qui deviendra chercheur en physique pour tenter de sauver son père. Ailleurs Rima, qui a quitté la Tunisie pour devenir chanteuse, s'éprend d'un peintre tourmenté avant de fuir la jouissance étrangère d'un Paris hippie pour retrouver sa terre, où apprenant la mort de ses parents elle abandonne son enfant à ce même colonel, avant de rencontrer une âme aussi perdue qu'elle, Marcel, ouvrier inutile qui deviendra fleuriste. Et l'histoire continue sous d'autres formes, mais toujours la même dans le fond, celle de destinées humaines, faites de désir, de volonté, et de hasard. Il ne faut pas chercher dans cette ouvrage de grands discours ni de symboliques grandiloquentes mais tout un tas de petits détails porteurs de sens et de vie. Ainsi l'auteur, sans chercher l'exotique, le faux ou bien l'emphase, reste-t-il en phase avec ce qu'il connaît, ce qui ne l'empêche nullement de faire appel au surnaturel, de nous conter l'invasion des sauterelles, le suicide des moutons, la lutte contre l'Affrit, ce « *jinn maléfique* », ou encore *l'histoire de Moussa le chat qui à l'issue de cette folle aventure quitte le vieux Tunis pour Paris où il entame sa marche de l'incertitude*. Et le récit nous prend, et nous surprend, tandis que le style et le livre prennent forme, entre un « *aparté* » drôle et oulipien qui extrapole la rencontre entre « *l'homme qui n'en avait rien à foutre* » et « *la femme qui était sûre que toute être humain est développable en série de Fourier* », cette curieuse nouvelle sur les rapports entre temps qu'il fait et temps qui passe, ou encore cette théorie, naïve et folle, de la thermodynamique humaine.

Ainsi, sous le style d'abord très imparfait, rapide, qui semble se jouer de la narration, du temps, et de leur concordance, Yamen Manai signe ici un réjouissant premier roman qui révèle une intelligence certaine dans l'agencement et la volonté de bâtir brique après brique une histoire digne de ce nom, régie par le hasard et mue par l'amour, qui nous rallie, nous relie, et nous fait dire avec lui : « Les scientifiques justifient la sphéricité de la terre par son histoire gazeuse et les lois de gravitation universelle. Elle est peut-être ronde juste pour permettre aux Hommes de se retrouver. » Il leur suffit de marcher.

La culture se partage

13 février 2012

La marche de l'incertitude, de Yamen Manai



La marche de l'incertitude est un roman de **Yamen Manai** paru aux éditions **Elyzad** (Tunisie).

D'abord paru en 2008 (Elzévir), ce roman est repris par Elyzad dans une « édition revue par l'auteur » en poche en novembre 2010 (162 pages, 6,70 €, ISBN 978-9973-58-029-0).

Il a reçu le Prix Comar d'Or 2009 (Tunisie) et le Prix des Lycéens Coup de cœur de Coup de soleil 2010 (France).

Yamen Manai est né en 1980 à Tunis. Il a fait ses études en France et vit à Paris. Il est ingénieur (nouvelles technologies de l'information) et *La marche de l'incertitude* est son premier roman. Du même auteur : *La sérénade d'Ibrahim Santos* (2011).

Marie Rimbaud a 15 ans, elle est amoureuse d'un garçon de son collège qui ne lève pas la tête des livres, elle devient anorexique. « Elle fanait comme une fleur qui perdait chaque jour un nouveau pétale. » (page 11). Sa mère l'emmène consulter un marabout africain qui leur vend un œuf spécial. Mais l'œuf est mangé en omelette par le beau-père de Marie et la mère, désespérée, envoie sa fille dans un internat. Pour conjurer sa peur du surnaturel, de l'irrationnel, l'adolescente se lance à fond dans l'étude des mathématiques au point d'obtenir plusieurs diplômes et de grandes fonctions.

Christian, orphelin adopté par un colonel à la retraite, a fait des études scientifiques. S'il réussit dans ses recherches sur l'antimatière, il sera nobélisable, mais en attendant il a besoin d'aide. Son professeur lui donne le numéro d'une « brillante mathématicienne » qui pourra résoudre son équation.



Ne pensez pas que les mathématiques et les sciences rendent ce roman compliqué et rébarbatif ! Au contraire, tout coule de source ! Et l'auteur, qui se définit comme un humaniste raconte très bien, avec son écriture fine et délicate, l'histoire de chacun et comment elle interfère dans l'histoire des autres. Car si le hasard fait que Marie et Christian se revoient 11 ans après leur première rencontre, il touche aussi d'autres personnes qui leur sont proches ou pas (encore). Il y a le colonel Boblé qui a élevé Christian comme un fils sans savoir d'où il venait ; Marcel un ouvrier d'usine qui part à la retraite et qui va ouvrir un magasin de fleurs ; Rima qui vit seule depuis que Milan Maratka, un peintre tchèque ayant vécu à Paris dans les années 70, l'a abandonnée pour retourner dans son pays ; Moussa qui a 20 ans et quitte subitement Tunis pour Paris.

La marche de l'incertitude est un beau roman sur l'amour. Il met en avant le hasard qui fait les rencontres, les séparations et les retrouvailles. Marie, Christian et les autres vont de l'avant : ils marchent, mais ils ne se connaissent pas et ne connaissent pas leur avenir : ils sont dans une perpétuelle incertitude. Les relations qu'ils vont tisser les uns les autres vont rendre cette incertitude obsolète et l'amour possible.

D'ailleurs, j'aime beaucoup la couverture, avec ce point central bleu (les yeux de Marie) et ces itinéraires, ces vies, qui l'entourent, se croisent, se perdent et se retrouvent, un jour, quelque part, plus loin, ailleurs.



La marche de l'incertitude - Yamen Manai

Par [Laurence](#) le jeudi 4 octobre 2012 - [Littérature francophone](#)



« *Le hasard, maître des dés, avait décidé de recroiser leur chemin* ». Cette phrase, qui ponctue le texte comme un refrain, résume à elle seule *La Marche de l'incertitude*, le premier roman de Yamen Manai. Comme pour *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, Yamen Manai nous livre un récit proche du conte et du merveilleux, même si cette fois, l'action se déroule dans un espace-temps existant.

Il était une fois... Tous les contes commencent par cette phrase consacrée, et *la Marche de l'incertitude* aurait très bien pu débiter ainsi. Mais Yamen Manai n'aime pas suivre les chemins tout faits. Son histoire commence donc par un très énigmatique « Quelques années plus tard ». Dans ce futur dont ne sait encore ce qui l'a précédé, Christian Boblé vient de recevoir le prix Nobel pour ses recherches sur l'anti-matière. Lors de son discours de remerciement, il rappelle l'importance du hasard dans les progrès scientifiques.

Quelques années plus tôt, la jeune Marie est follement amoureuse d'un garçon de son lycée prénommé Christian. Quelques années plus tôt, le Colonel Boblé, inconsolable depuis la fin de la guerre et la mort de sa bien aimée, recueille un bébé au pas de sa porte ; Quelques années plus tôt, à Sidi Bou Saïd, Moussa économise pièce à pièce pour pouvoir s'offrir un aller simple dans la capitale française si convoitée. Quelques années plus tôt, Rima se souvient avec nostalgie de son enfance en Tunisie, à Sidi Bou Saïd.

Le hasard, maître des dés, avait
décidé de recroiser leur chemin.

La marche de l'incertitude est une très belle histoire sur les hasards de la vie (et que d'autres appellent le destin). Si l'on comprend dès le départ que tous les personnages vont finir par se croiser et se recroiser, la construction non-linéaire permet de conserver une grande part de mystère. L'auteur livre au lecteur son histoire par fragments, par épisodes non consécutifs, le laissant doucement reconstruire la chronologie. Plus encore que dans *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, on est frappé par la poésie de l'écriture. Yamen Manai œuvre avec délicatesse et légèreté, réussit à doser humour et tendresse et nous offre, en prime, de magnifiques descriptions de sa Tunisie natale.

J'ai réellement été séduite par cette *Marche de l'incertitude*, plus encore peut-être que par *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, et n'ai cessé tout au long de ma lecture de noter des phrases ou des passages qui me plaisaient particulièrement. J'espère donc qu'il vous plaira autant qu'à moi.

Laurence

Extrait :

Le colonel se retira dans la collines des coquelicots. Il n'en descendait que pour s'acheter des vivres et des livres de poche. Dans sa solitude, il en lisait un par jour pour ne pas se donner la mort, comme s'il était sa propre Shéhérazade. Il en avait lu dix mille quand le hasard maître des dés avait décidé de croiser leurs chemins. Le colonel Boblé comprit que, si les balles qui pleuvaient au front lui avait épargné la vie, c'était pour ce bébé et non pour Rose. Il décida de l'élever comme un fils et d'en faire l'œuvre de sa vie. Il l'appela Christian.



La marche de l'incertitude de Yamen Manai - Éditions Elyzad poche - 162 pages



Interview de Yamen Manai

Par [Laurence](#) le samedi 6 octobre 2012 - [Interviews](#) - [Lien permanent](#)



Le 22 septembre dernier, nous vous donnions rendez-vous à la librairie Tirloy (Lille) pour une rencontre avec Yamen Manai autour du [Prix Biblioblog 2012](#). Merci à tous ceux qui ont été présents et ont partagé avec nous ce très beau moment d'échanges littéraires.

Aujourd'hui, nous vous proposons de lire la retranscription de cette rencontre en espérant que cela vous donnera envie, si ce n'est déjà fait, de découvrir l'univers de Yamen Manai. Bonne lecture à toutes et tous.

Laurence

Votre roman se situe dans les Caraïbes et s'apparente à la forme du conte. En entamant le récit, j'ai immédiatement fait le parallèle avec *Le Vieux qui lisait des romans d'amour* et au village El Idilio. Je voulais donc commencer cette interview en vous demandant si Luis Sepúlveda faisait partie des auteurs que vous affectionnez, et plus largement vous interroger sur les liens qui vous unissent à l'Amérique latine.

La littérature d'Amérique Latine est encore aujourd'hui un peu mal connue, un peu mal traduite. Donc, oui, évidemment on peut penser directement à Sepúlveda mais c'est également un hymne à toute la littérature d'Amérique Latine, à tous les auteurs que j'apprécie, que ce soient des mexicains, des boliviens ou des colombiens. J'aime beaucoup ce continent, j'ai fait pas mal de visites et finalement ce qui est intéressant pour moi c'est de voir que les sud-américains partagent énormément de choses avec les tunisiens. Ce sont des gens vivent potentiellement la même chose, qui partagent le bonheur d'un bon climat et le malheur d'une grosse dictature. Ce sont ces points communs qui m'ont fait choisir Santa Clara, village fictif sud-américain, pour raconter cette histoire. Ça m'a également permis de m'affranchir de beaucoup de choses auxquelles j'aurais potentiellement dû faire référence si l'action avait été un peu plus ancrée dans la réalité. Il y a donc une combinaison d'éléments qui m'ont amené à situer mon action sur ce continent. Et je ne le regrette pas car ça a été un bonheur tout au long de l'écriture.

Si je ne me trompe pas l'idée même du roman vous est venu lors d'un séjour en Amérique du Sud. Pourriez-vous nous raconter l'anecdote ?

J'étais à Cuba en vacances. J'avais loué un petit scooter qui m'avait emmené un peu partout, dans des endroits que je ne connaissais pas et que je n'arrivais pas à identifier. J'étais donc dans un petit village, à la tombée de la nuit. Je m'étais perdu et ce village-là était vierge de toute inscription politique alors que c'était l'anniversaire de la 80e année de la Révolution Cubaine et partout ailleurs il y avait énormément de slogans et de tags sur les murs. Et dans ce village-là, on avait l'impression qu'ils n'étaient pas au courant. Il n'y avait aucune dimension politique dans les rues. Du coup, je me suis dit qu'ils n'étaient peut-être pas au courant qu'il y avait eu une révolution dans leur pays. Parce que s'ils l'avaient su, ils auraient donc dû théoriquement écrire les slogans sur leurs murs. L'idée m'est donc venue d'imaginer un petit village déconnecté, apolitique. Après, je n'ai malheureusement pas rencontré Ibrahim Santos dans ce village cubain, mais je l'ai imaginé pour Santa Clara.

Parmi les points communs entre l'Amérique du Sud et l'Afrique, vous évoquez les dictatures, mais il y a également la tradition orale du conte, une façon de raconter différente de ce que l'on produit en Occident.

Oui, je pense qu'il y a une conception de l'événement qui est différente en occident et dans d'autres cultures. L'approche à la narration et à l'imagination est différente. En occident on s'efforce peut-être d'être plus

factuel ou plus psychologue. Du coup on bascule dans des concepts, des labyrinthes cartésiens. Dans une tradition plus orale, le conte est plutôt présent comme garant d'une certaine valeur, d'une certaine morale. On s'affranchit de toute cette intellectualisation du récit. Je préfère ça aux romans qui sont plutôt psychanalytiques (du genre « je suis perdu dans une grotte, comment vais-je faire pour m'en sortir ? »). Je suis plus intéressé par l'origine même de ce qui fait que les hommes se rassemblent et se montrent solidaires. Il y a une dimension collective du conte qui est donné par les personnages. Chacun joue dans le même orchestre avec le même objectif. Je préfère les mélodies d'orchestre aux chants solitaires. La forme du conte nous offre donc une plus grande liberté. La tradition nous offre finalement une plus grande liberté qu'une modernité qui norme énormément. Aujourd'hui, les outils prennent le dessus sur l'imagination alors que dans une autre époque on était obligé d'exciter un peu plus l'imaginaire.



Pourriez-vous nous dire quelques mots de vos protagonistes et de Carmen en particulier, le seul personnage féminin de votre roman ?

Il y a sa grand-mère aussi qui fait une brève apparition... Le choix des personnages était très sélectif. Je n'avais pas envie d'encombrer le roman qui était déjà riche en événements avec des personnages qui n'auraient pas eu une influence directe sur l'intrigue. J'avais vraiment envie de me concentrer sur quelques-uns et leur donner un impact direct. Même s'il n'y a qu'un personnage féminin, les personnages masculins réellement présents et épais ne sont qu'au nombre de trois ou quatre. Et le roman ne peut pas se dérouler sans le personnage de Carmen. Elle est le personnage qui permet à l'histoire de continuer. Ce sont des personnages de conte dans le sens où ils jouent tous la même mélodie pour faire avancer le récit. Ils ont des liens qu'ils ont créés eux-mêmes au-delà de mon imagination. J'ai imaginé cette histoire-là mais à un moment les personnages sont devenus autonomes. Il y a ainsi une espèce de bénédiction puisque le romancier se retrouve à observer quelque chose qui existe déjà par elle-même.

Ibrahim Santos est bien évidemment la clé de voûte de votre roman. Issu d'une longue lignée de poètes arabes, il a un don hors du commun et essentiel au bon fonctionnement du village. Les origines d'Ibrahim étaient-elles pour vous une façon d'intégrer à cette histoire caribéenne un part de vos racines ?

Ce qui est intéressant à savoir dans l'histoire du nouveau monde c'est qu'il n'y a pas seulement eu des européens partis à la conquête de ces pays-là. Il y a aussi eu énormément de Libanais par exemple. La conquête du nouveau monde était censée être une chance, une forme d'utopie. Je trouvais que c'était important que Santa Clara rassemble le plus grand nombre de cultures différentes. Je décris ainsi, à la genèse du village, tous les peuples qui se sont installés au fur et à mesure. Je voulais montrer que ce qu'ils partageaient allait au-delà de leur couleur ou de leur profession. Il n'y a pas d'aspect purement religieux qui soit porté dans le conte, purement linguistique, mais en tout cas il y a une spiritualité qui est introduite par Ibrahim Santos. Ibrahim tire ses racines de cette conception du monde que l'on a pu avoir à une époque plus médiévale et qui a été finalement rejetée en grande partie par le « Je pense donc je suis ». On ne dit pas « je vis donc je suis » et pourtant on est dans l'interaction avec le monde, on est avant tout un être vivant. Le fait de se déclarer comme un être pensant crée une fracture entre l'Homme tel qu'on le conçoit et le reste de son univers. Mais cette spiritualité, cette façon d'envisager le vivant, est une conception qui reste encore présente aujourd'hui d'une façon plus forte dans les sociétés indiennes, arabes ou sud-américaines, plutôt que dans le monde occidental, qui selon moi se cherche aujourd'hui un second souffle.

La musique joue un rôle essentiel dans ce récit puisqu'elle se révèle la meilleure arme contre les dictatures. Mais quel est votre propre rapport à cet art ?

Il y a une phrase de Leibniz qui dit « La musique est un calcul secret que l'âme fait à son insu ». La musique est donc avant tout une expression spontanée de ce que nous avons de plus précieux et qui est notre lien avec les autres et un monde un peu plus « spirituel ». La musique fait partie des arts majeur et je ne peux personnellement vivre sans. L'écriture du livre a donc été très musicale.

Vous aviez fini d'écrire *La Sérénade d'Ibrahim Santos* avant le 14 janvier 2011 même s'il a été publié quelques mois après. Aviez-vous pressenti ce qui allait arriver ?

J'étais bien entendu baigné par cette ambiance qui régnait en Tunisie parce que j'ai vécu de mes 7 ans jusqu'à 18 ans sous l'ère Ben Ali, en Tunisie même, avant de venir vivre en France. Et même alors, je continue d'aller régulièrement en Tunisie. Quand j'arrivais, je voyais les portraits, la presse, les journaux télévisés qui étaient pratiquement les mêmes que dix ans auparavant, et c'était vraiment une horreur. J'ai des amis qui avaient certaines ambitions et qui n'ont pas réussi à se retrouver dans ce que le régime leur offrait. Il y avait des stades de foot avec des matchs abominables et des cafés avec des jeux de cartes, mais pas suffisamment d'emplois pour qu'ils puissent se réaliser. J'ai vu cette génération grandir, j'ai vu les limites qu'imposait ce régime. Heureusement je n'en ai pas souffert directement, même si ça me révoltait et que je trouvais scandaleux qu'on observe la même mascarade se répéter sans agir. Ce livre-là était une façon pour moi de démystifier tout ça avec l'humour qui est propre à toutes ces populations qui n'ont plus rien d'autre pour s'exprimer. L'humour est un échappatoire pour toutes les sociétés brimées. Dans les sociétés modernes, c'est plus compliqué. Je n'ai par exemple jamais entendu de blagues finlandaises. C'est une boutade, bien sûr, mais l'humour était en Tunisie le seul moyen de défense face au régime de Ben Ali. Les blagues circulaient et on sentait que c'était un indicateur, que ça n'allait pas suffisamment bien et que d'un jour à l'autre ça allait se terminer. Quand j'ai commencé à écrire le livre, j'étais loin d'imaginer que ça allait se passer à ce moment-là. Les émeutes ont commencé en décembre 2010 au moment où le livre allait paraître. Finalement, les grèves ont fait que la parution du livre a été retardée de 6 mois, mais c'était pour la bonne cause. C'était un moment extraordinaire à vivre et comme toute chose précieuse, cela demande de l'entretien. Aujourd'hui, on est en train d'essayer de maintenir cet élan de liberté.

Le pouvoir du langage, et plus particulièrement le pouvoir qu'imposent les dictatures sur le langage, a souvent inspiré la littérature d'anticipation. Je pense notamment au novlangue dans 1984 d'Orwell. Dans *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, celui qui impose son langage est un personnage assez inattendu, puisqu'il s'agit du barbier qui emprisonne des perruches en leur promettant la parole. Pourquoi ce contre-pied ?

L'approche du barbier dans le livre est assez éloigné des dictateurs car il ne faut pas perdre de l'esprit qu'il enferme des animaux et non des hommes. Dans son esprit, il leur donne accès à quelque chose d'encore plus humain en leur apprenant à parler. Ce qui l'amuse surtout c'est de voir les réactions de ses perruches à l'entrée d'un nouveau client. En revanche, les dictatures en s'attaquant à l'imaginaire, s'attaquent au futur d'une société, à ses ambitions, à la façon dont on se projette et pense pouvoir évoluer. Pour que l'imaginaire puisse prendre forme et se cristalliser, le langage est indispensable. C'est la langue qui va permettre aux émotions et aux projets de prendre forme. En détruisant le langage, on détruit également toute idée, toute ambition et tout projet. La Tunisie n'y a malheureusement pas échappé puisqu'on constate que le dialecte tunisien, tel que moi je l'ai connu quand j'étais enfant, était beaucoup plus riche que ce qui est pratiqué aujourd'hui. On peut faire le même constat en France en voyant le vocabulaire qui est employé par les jeunes. Mais en Tunisie c'est le résultat d'un choix politique. Les gens n'ont plus les moyens de porter leurs idées à travers les mots et tombent beaucoup plus facilement esclaves des dictatures avec les limites imposées à leurs moyens d'expression. Par exemple, un des projets qui m'est cher, c'est un projet de traduction de *La Sérénade d'Ibrahim Santos* en dialecte tunisien. L'idée est de montrer aux Tunisiens que l'on peut raconter toute une histoire sans employer des mots autres que ceux qui sont propres à leur culture (qui est aussi celle du conte). Leur montrer également qu'il y a toujours des mots pour dire telle ou telle chose. Il y a une certaine finesse dans le dialecte tunisien qui permet de retranscrire toutes les émotions et toutes les situations. La concrétisation de ce projet me rend donc très heureux car on est en train de démontrer que il y a encore la possibilité de faire renaître des projets malgré un régime qui a tout voulu brûler.

Pourquoi avez-vous choisi la maison d'éditions Elyzad pour vos publications ? Était-il important pour vous d'être publié par une maison d'édition tunisienne ?

Le choix de la maison d'édition était pour moi évident. Au-delà de la qualité de son catalogue, du soin apporté à la fabrication des ouvrages et de la présence de quelques auteurs confirmés, Elyzad est une maison d'édition qui pratique une politique de prix différente en fonction du pays où ses ouvrages sont distribués. Comme les livres sont fabriqués en Tunisie, il y a un prix pour le marché tunisien, et un autre (à peine plus élevé) pour le marché français. Du coup, leurs ouvrages peuvent s'adresser à la fois, et de façon équitable, aux Tunisiens et aux Français. C'était important pour moi de faire lire le public tunisien et donc de lui rendre le livre accessible. Si j'avais publié mon roman dans une maison d'édition française, le prix de vente en Tunisie, après importation, aurait été inabordable pour le grand public. Un ouvrage à 40 dinars c'est beaucoup trop cher pour le public tunisien.



Pourquoi avez-vous fait le choix d'écrire en français ?

Il faut croire que j'aime cette langue qui me permet de rendre copie de ce que je ressens, qui est très fidèle à ce que je pense tout en me permettant le jeu du francophone. Si on prend la littérature purement française, le fait d'arriver de l'extérieur mais en tant que francophone, avec toute une culture différente, permet d'apporter un autre univers, tout aussi précieux pour le lecteur, parce que ça fait partie de la richesse que l'on cherche dans les romans. Le français est donc pour moi un moyen d'expression suffisamment original pour que je puisse raconter des histoires singulières.

Que ce soit dans *La Sérénade d'Ibrahim Santos* ou dans votre premier roman, *La marche de l'incertitude*, on constate que la narration n'est pas linéaire mais fonctionne plutôt par cercles concentriques, ce qui est une spécificité orientale. Est-ce que vos racines tunisiennes s'expriment plus dans la construction du récit que dans le langage ?

Le premier roman a été tellement spontané que je n'ai pas essayé de chercher la part de la construction par rapport à l'approche temporelle. Le récit porte bien son nom, *la marche de l'incertitude* : j'étais moi-même dans cette marche-là. Je ne savais pas si le livre serait ou non publié et j'avais donc pris toutes les libertés pour l'écrire. Je l'ai envisagé comme un gros gâteau que j'attaquerais par plusieurs côtés, ce qui me permettait de raconter plusieurs histoires à la fois, sans perdre pour autant la conscience que c'était un seul et unique gâteau. Mon défi était donc de le présenter comme tel au lecteur, c'est à dire de lui permettre d'approcher la même histoire mais avec plusieurs personnages et plusieurs lieux. C'est peut-être une manière très orientale d'aborder un récit, qui rappelle Shéhérazade et les *Mille et une nuits* : on part sur un personnage, on fait une digression et on présente un nouveau personnage, puis on revient au précédent et ainsi de suite. Quand un chapitre s'arrête, on a envie de connaître la suite, mais on est pris de court car c'est une autre histoire qui commence au chapitre suivant. C'est un jeu qui est assez plaisant à l'écriture.

Toujours pour parler de la construction de vos romans et de leurs points communs, j'ai noté la présence des apartés, ces scénettes ou citations qui entrecoupent de façon plus ou moins régulière vos deux récits. Comprenez-vous que cela puisse déconcerter certains de vos lecteurs ?

Sur les deux expériences, il était important pour moi de partager ce que je vivais, au moment même de l'écriture. Qu'est-ce que peut être l'intimité d'un écrivain au moment où il écrit son livre ? C'est un dialogue entre l'écrivain et le lecteur, au-delà de l'intrigue même, et qui doit étonner le lecteur, qui doit l'obliger à aller chercher le sens de ce qu'il est en train de lire. Il y en a un en particulier, dans *La Sérénade*, qui interpelle plus que les autres, c'est celui de la scène du restaurant. Si on apprécie *La Sérénade* c'est qu'elle nous fait fuir la réalité de notre monde. Dans l'aparté du restaurant, la réalité qui est décrite est finalement plus proche de la nôtre. Et quand le personnage se réveille de ce qu'il croit être un cauchemar, il se rend compte qu'il est toujours dans le même univers. Même si le menu est très caricatural, on n'est pas très loin de manger la même chose, on n'est pas loin de côtoyer ces gens-là. C'était important pour moi de dire que si j'avais eu envie, dans *La Sérénade*, d'une telle beauté, d'une telle harmonie, c'était à cause de notre réalité. Cet aparté est donc une piqûre de rappel salutaire.

La science et la poésie sont intimement liées dans les deux récits. Dans *La Sérénade*, les hommes cultivaient leur terre en écoutant le poète. Cette tradition va être bouleversée par l'arrivée de l'agronome qui voudra appliquer les règles du productivisme. Vous êtes vous-même à la frontière de la science et de la poésie puisqu'ingénieur et romancier. Quel est votre regard sur les progrès de la science et pensez-vous que les êtres humains se mettent en danger en n'écoutant plus les gestes ancestraux ?

Tout à l'heure on pensait du « Je pense, donc je suis », qui isole complètement l'être humain du reste de la nature, parce qu'il est le seul être pensant. C'est le grand divorce entre lui et les autres entités vivantes. Il est évident pour moi que les gestes ancestraux, la tradition, n'avaient pas que de mauvais côtés. On était capables, dans un autre temps, de concevoir notre interaction avec le monde différemment. Il y a malheureusement aujourd'hui des médecines traditionnelles qui disparaissent.

À Cuba par exemple, on essaie aujourd'hui réhabiliter les médecins qui guérissent par les plantes, qui connaissent les vertus des plantes tropicales. Dans les villages, ceux qui ont ce savoir, les grands-pères et grands-mères, ne sont plus écoutés. De la même façon, il y a d'autres formes de savoirs qui sont délaissés à la faveur des outils. Dans *La Sérénade*, c'est symbolisé par la dualité entre le baromètre et la musique d'Ibrahim qui elle tire ses origines de quelque chose de plus ancien, de plus spirituel. Il est évident qu'il faut remettre en cause le développement scientifique. J'ai fait des études d'ingénieur parce que la science me fascinait. Je pensais qu'elle modifiait le monde de façon positive. Mais il faut croire que j'étais un peu naïf. Quand Nobel a inventé le TNT, il l'avait fait pour aider les mineurs à forer et à sortir la matière première. Il n'imaginait pas les fins militaires. Finalement la science est comme tout concept et contient en elle la bonne et la mauvaise utilisation. Dans *La Sérénade*, quand la science est un alibi pour qu'une dictature puisse se mettre en place, ce n'est pas une science qui fait progresser le genre humain, mais c'est une science d'aliénation. Aujourd'hui on délocalise des usines dans des lieux où la main d'œuvre est moins chère, là où les pays sont moins regardants sur le droit des enfants, dans un souci de productivité. La science ne s'interroge plus. On est essentiellement sûr de la science appliquée et il faut absolument remettre en question cette application-là. Ce n'est pas la faute de la science, c'est la faute de l'être humain.

Dans *La marche de l'incertitude*, il y a un personnage qui se retrouve à la croisée des destins des autres personnages. Il s'appelle Christian et c'est un scientifique poète, qui brigue peut-être le prix Nobel mais qui trouve la paix dans les recueils de poésie.

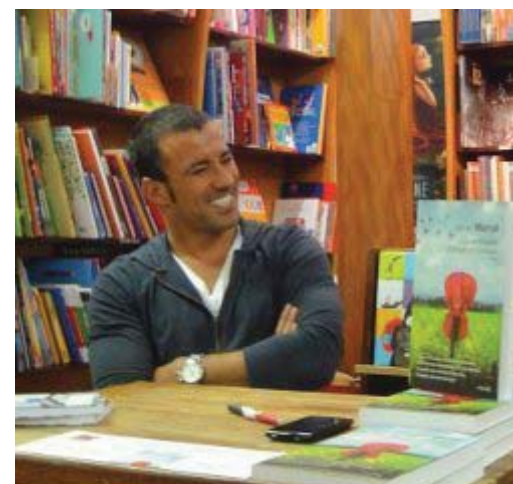
Ce qui était drôle pour moi, quand j'étais enfant, c'était de constater que dans le passé beaucoup de personnes cumulaient les casquettes : poète, médecin, physicien. Je me disais donc que c'étaient des personnes qui avaient alors le temps. Mais je me suis ensuite ravisé quand je me suis rendu compte qu'il n'y a finalement pas vraiment de frontière entre la poésie et la science. Les frontières restent une projection de la limite de notre propre esprit. Si on considère qu'il y a une cloison entre deux univers, c'est que notre esprit n'est pas capable de les concilier. Pour moi tout fait partie d'une même unité. La science, comme la littérature, sont des outils pour expliquer l'univers. Mais elles ne sont que des outils, pas une fin en soi. La littérature est un univers de démesure. Il n'y pas de poète qui va reprendre le travail d'un autre poète pour mieux le réécrire. Alors qu'en science, une théorie valable un jour sera peut-être remise en question le lendemain. Newton a été corrigé par Einstein qui lui même a été corrigé par un autre. Ce sont deux façons d'approcher le monde. La science est un univers d'humilité car on est contraint par la technicité de son époque, par ce qu'on peut observer. Alors que la littérature est un univers où tout est permis dans le sens où on peut tout écrire, tout inventer sans que ce soit remis en question par les suivants. Le juste équilibre doit se situer entre les deux.

Dans *La marche de l'incertitude*, il y a une très belle description de Sid Bou, un petit village tunisien. Vous semblez très attaché à ce lieu.

Je suis amoureux de cet endroit mais ce qui est dommage c'est qu'aujourd'hui la conscience écologique a du mal à se développer chez les Tunisiens. Ces lieux magnifiques, qui devraient donc être préservés, ne le sont pas forcément. Mais Sid Bou reste un très bel endroit à visiter.

Dans la préface d'Ibrahim Santos, vous exprimez vos craintes pour le futur et écrivez « pourvu que celle nouvelle montagne de dignité n'accouche pas d'une nouvelle souris manipulatrice ». Quel est votre regard sur la situation actuelle en Tunisie ?

Aujourd'hui, personne ne peut prétendre comprendre les tenants et les aboutissants d'une façon pleine et complète. Il y a eu des coulisses à cette révolution, qui ont été évoquées par certains, qui restent des rumeurs pour d'autres. Le problème c'est que ces coulisses continuent d'exister aujourd'hui. On pensait que même si toute la lumière sur la révolution n'avait pas pu être faite, on allait finir par se l'approprier. Mais



on se rend compte aujourd'hui que cette part de coulisses, qui a permis à la révolution d'avoir lieu, n'est pas maîtrisée et qu'il y a encore des gens qui tirent les ficelles dans l'ombre. Je ne peux donc dire quel sera l'avenir de mon pays mais je garde une part d'optimisme. En tout cas, la conscience politique est là pour aiguiller les choix de vie et pour ma part, je reste vigilant. J'ai écrit une petite nouvelle qui va bientôt être publiée dans une collection qui s'appelle Miniature. Ce sont des nouvelles d'auteurs tunisiens et la mienne s'appelle *Le Pape et le Barbu*. Mon envie était de montrer une peinture des enjeux qui existent en Tunisie. Mais encore une fois, même si on connaît les enjeux, on n'a vraiment aucun pouvoir de prédiction sur la suite.

Pensez vous que les hommes puissent se lier non pas pour des désastres mais pour un avenir meilleur ?

C'est une phrase que j'utilise dans *La Sérénade* et qui m'est très chère. J'ai l'impression que l'on ne devient solidaires qu'en cas de galère. J'aimerais voir des hommes solidaires jusqu'au bout. Pendant la tempête, on se sert les coudes, mais quand le plus dur est passé, on redevient solitaire. La Tunisie c'était cette culture du chacun pour soi. Quand il y a eu un dictateur à abattre tout le monde s'est uni, mais dès le moment où il a fallu construire un projet, cette solidarité a disparu et chacun a commencé à voir la société comme il la conçoit : le laïque, l'extrémiste religieux, le traditionaliste, le progressiste, le communiste, le socialiste... C'est la parade en ce moment et j'espère que tout ça va savoir se discipliner et donner corps à quelque chose de plus abouti, de plus enraciné, qui réponde bien aux attentes des gens.

La révolution ayant eu lieu, avez-vous l'impression d'avoir plus de liberté dans vos écrits ?

Je n'oserai pas me prononcer sur la question un an à peine après la révolution. Il y a eu énormément de livres politiques qui ont été publiés et consommés. Des livres pour réhabiliter des personnages historiques, donner à entendre d'autres versions de l'Histoire. Mais on n'est pas encore dans le roman post-révolutionnaire. Avant la révolution, mon éditrice composait avec la censure. Elle devait livrer l'ouvrage fini au bureau de la censure. Il était donc accepté ou rejeté en bloc. *La Sérénade* a suivi ce parcours. Mais ce qui était bien dans les bureaux de la censure, c'est que les personnes chargées de donner leur avis ne savaient pas mesurer l'essence même d'un texte. Elles se sont dit que ça se passait dans les Caraïbes et que donc l'ouvrage ne représentait pas de danger. Demain, je ne sais pas comment ça va se passer... Mais ça ne changera rien à mon écriture. Si j'ai envie de tailler en pièce un gouvernement ou des idées, je le ferai et ne réaliserai qu'après la conséquences. Au moment de l'écriture, je n'y réfléchis pas.

Pour finir cet entretien, pourriez-vous nous dire s'il y a un troisième roman en préparation ?

Il y a toujours quelque chose en préparation. Moi je vis l'écriture plutôt comme une condition permanente. On est souvent à la recherche d'un univers dans lequel on va s'épanouir. Au-delà du plaisir partagé des rencontres avec les lecteurs, il y a aussi le plaisir premier qui est de créer un monde, des personnages. Il y a des moments vraiment jubilatoires dans l'écriture. C'est aussi cette condition là qu'on recherche en écrivant. Donc dès que l'on a fini un livre, on n'a qu'une hâte c'est d'en commencer un autre. Aujourd'hui, je suis dans la phase où je dégrossis le terrain, je n'en suis pas encore à l'étape de l'écriture.

Interview de Yamen Manai - septembre 2012 - Tous droits réservés Biblioblog

Romans ayant permis de préparer cette interview :

- [La Sérénade d'Ibrahim Santos](#) (Prix Biblioblog 2012)
- [La Marche de l'incertitude](#)

Je me livre

*La marche de l'incertitude - Yamen Manai *****

Il y a des rencontres comme cela qu'on n'oublie pas : celle que j'ai vécue (et rapportée) avec Libfly et Deux éditeurs du Maghreb à Lille en fait partie. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir et d'apprécier un jeune auteur présent (et bien présent, vif et profondément humain, brut de décoffrage, affirmant des principes et les argumentant : quelqu'un qui assume ses opinions, quelqu'un qui s'assume !). J'ai nommé Yamen Manai. Sous le charme et motivée à lire les œuvres de Monsieur, je me suis attelée à la première : *La marche de l'incertitude*. J'ai bien fait !



Il y a des amours qui survivent à l'éloignement géographique, à la durée de séparation, au hasard maître des dés (*alea jacta es*) : celui de deux jeunes enfants de Sidi Bou Saïd, celui d'une jeune maman célibataire pour son enfant, celui d'un colonel pour un orphelin, celui d'un peintre tchèque pour une future fleuriste : tous et à la fois uniques, on les voit déambuler, en manque d'une moitié arrachée par le sort (ici, l'histoire d'un œuf gobé par erreur, là celle de moutons suicidaires,...). Le sort s'acharne et puis rassemble. On y découvre Marie et Christian brillants mathématiciens, les «Bohémien» Rima et Milan, le romantique Boblé au cœur si généreux, le fantasque Haj Souleymane enfin, la naïve et crédule Sophie. Le moment est délicieux, on aime les personnages, on sourit de leurs facéties et leurs maladresses, on s'épanche sur leurs rencontres éventuelles, on respire la Tunisie et puis Paris. La prose est toute jolie, en rondeurs, semblable à un conte des Mille et une nuits. A la manière géniale d'Anna Gavalda, Yamen Manai nous apporte que du bonheur en le lisant : *qu'il continue !*

Éditions Elyzad

Publié par Philisine Cave le 24.2.12

elyzad

Littératures du Sud

4, rue d'Alger

Tél. : (+216) 71 743 620 / (+216) 92 621 640

Courriel : editionselyzad@gmail.com

www.elyzad.com

Suivez-nous sur
Facebook et Twitter (@edelyzad)
instagram (@editions.elyzad)